

L'Iroquois en moi

Fernan Carrière

Numéro 24, octobre–novembre 1982

Autres cultures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44063ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, F. (1982). L'Iroquois en moi. *Liaison*, (24), 13–21.

• Réflexions sur la culture des autres

L'Iroquois en moi

par Fernan Carrière

I. Nous sommes tous des Boat-People

Nous sommes tous, d'une certaine façon, des "boat-people". Les Ontariens sont les descendants de réfugiés, victimes de circonstances sociales, économiques et/ou politiques. Nos ancêtres se sont établis ici, attirés d'abord par une terre, plus tard par des jobs: ils fuyaient, poussés par le chômage, la famine, la guerre, les révolutions sociales et économiques ou les persécutions religieuses ou raciales. La réalité ontarienne a toujours été dure pour ceux qui arrivaient (1). Cette réalité a été particulièrement dure depuis l'arrivée de la première vague d'immigrants à Ste-Marie, pour ceux qui habitaient ici depuis des millénaires.

En absorbant la réalité ontarienne, nous y avons tous perdu un peu de notre âme d'origine, à la mesure de l'âme que l'Iroquois a perdue depuis l'origine de la province.

"... If he does wipe away his ethnic origin, there is no new "Canadian" identity ready for him to step into: he is confronted only by a nebulosity, a blank; no ready-made ideology is provided for him. (2)"

II. Ils se sont presque tous assimilés... à l'Amérique

Même les Loyalistes étaient des réfugiés, voire des réfugiés politiques. Ils se sont mal branchés pendant la Guerre d'indépendance américaine. Fidèles au roi, ils ont dû fuir la nouvelle république pour émigrer en Amérique du Nord Britannique. Ils n'étaient pas tous anglophones: quelques uns parlaient l'allemand. Ils n'étaient pas tous européens d'origine: il y avait aussi des Iroquois.

Quelques années plus tard, d'autres sont venus des Highlands écossaises qu'ils habitaient depuis des millénaires, chassés par les propriétaires fonciers au tout début des Clearances, cette grande déportation du XIXe siècle en Ecosse. Ils se sont établis dans le comté de Glengarry, aux frontières de l'état de New York et du Québec: c'était de

«Les Iroquois, pour leur malheur, se sont retrouvés dans une chicane de famille européenne. Ils ont aggravé leur cas en se trompant d'alliés au moment de la Guerre d'Indépendance.»

bons guerriers, fidèles; ils parlaient le gaélique et ne comprenaient pas l'anglais.

La famine irlandaise et le régime économique au Bas Canada contribuèrent à fournir de la main d'oeuvre "cheap" à la construction du Canal Rideau et à l'exploitation forestière dans le Haut Canada. Moins d'un siècle plus tard, au tout début du vingtième siècle, les premières vagues d'immigration européenne avaient commencé à déferler sur le territoire ontarien (3). L'Ontario n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était: l'homogénéité a éclaté.

Le plus ironique, c'est que près de deux siècles après leur arrivée, les Loyalistes, quoique toujours dominants, sont en déclin: les parades orangistes du 12 juillet attirent moins de monde que les St-Jean Baptiste ontariennes ou les St-Patrice irlandaises. Les WASP sont en train de devenir une minorité menacée en profondeur par les transformations sociales que l'Ontario subit depuis plus d'un quart de siècle. Ces Loyalistes s'américanisent. Comme la plupart des Ontariens, plusieurs vont en Floride, chaque hiver, comme le premier ministre de la province. Ils sont cependant fidèles aux symboles de la monarchie britannique. Cependant, s'il est un homme (4) qui a de la difficulté à s'adapter au changement,

Suite à la page 15

Suite de la page 13

tout en conservant son identité, ses traditions, c'est bien le fils du Loyaliste.

Quand à l'autre, le premier occupant, l'Iroquois, il est probablement moins assimilable que le deuxième, le Français, le Canayen, l'Ontariois...

III. Réfugiés sur leur propre terre

*"Je veux vous conter
Les histoires de mon passé
Les blessures, les folies
Et leurs effronteries..."(5)*

On ne connaît guère l'Iroquois. Mes manuels d'histoire m'ont appris qu'il avait torturé les Saints Martyrs à Midland-Ste-Marie, qu'il avait été repoussé lors d'une expédition contre Ville-Marie par Dollard des Maches des Ormeaux, qu'il était l'allié des Anglais—avant qu'il ne le devienne des Américains. Enfin, il avait tous les torts et surtout le dernier.

Depuis un ou deux siècles, la PAX IROQUOIA étendait un empire autour du lac Ontario, du lac Erié, de la Baie Georgienne, jusque dans la vallée du Saint Laurent. L'Iroquois était au centre d'un commerce sur l'ensemble du territoire du nord-est continental (6). Les Iroquoises pratiquaient l'agriculture, ce qui suppose une certaine sédentarisation et une sécurité, une organisation sociale complexe. Les Iroquois étaient en train de s'édifier des institutions sociales et politiques originales (7), avant que les Français au nord et les Anglais au sud viennent déranger leur évolution—c'était bien avant l'ONU.

Les Iroquois, pour leur malheur, se sont retrouvés dans une chicane de famille européenne. Ils ont aggravé leur cas en se trompant d'alliés au moment de la Guerre d'Indépendance. Comme tous les Loyalistes, ils ont dû se réfugier en Amérique du Nord Britannique... des réfugiés sur leur terre, une nation déchue, presque détruite.

IV. Lower your head

a) *On est toujours l'Iroquois de quelqu'un d'autre (8).* Le plus souvent aujourd'hui, l'Iroquois ne pose plus de problèmes à l'autre, sinon quelques inconvénients: on entend occasionnellement parler de polices sur les réserves, d'alcoolisme dans nos villages, d'affaires courantes communes à tous les Amérindiens. Parfois les Iroquois revendiqueront une école secondaire française: ils ont la prétention de vouloir s'autogérer sur leurs territoires ou dans leurs villages. Les Iroquois refusent de s'assimiler.

b) *On est toujours le Juif de quelqu'un d'autre, avec toutes les caractéristiques typiques des Juifs:*

"On dira que c'est le cas de chacun, que nous avons tous un caractère familial pour nos proches et qui nous échappe. Sans doute: et ce n'est au fond que l'expression de notre relation fondamentale avec l'Autre. Mais le Juif a comme nous un caractère et par dessus le marché, il est Juif. Il s'agit en quelque sorte pour lui d'un redoublement de la relation fondamentale avec autrui. Il est surdéterminé.

Ce qui rend, à ses yeux, sa situation encore plus incompréhensible, c'est qu'il jouit pleinement de ses droits de citoyen du moins lorsque la société où il vit est en équilibre (9)."

«Et si c'était l'autre qui refusait de reconnaître la différence du Juif, de l'Iroquois, du Japonais, malgré les vœux pieux inscrits dans les constitutions libérales ou socialistes?»

Le Franco-Ontarien est "... un bon voisin tranquille, travaillant (cheap-labour), ne dérange jamais personne (pas comme son cousin le Québécois)"(10). Pierre Savard a bien décrit le comportement du minoritaire:

"Les uns se feront oublier dans leur marginalité, d'autres s'empresseront de se rendre invisibles et de cacher leur origine embarrassante, un petit nombre saura tirer parti de sa situation d'intermédiaires naturels entre deux groupes linguistiques (11)."

Et si c'était l'autre qui refusait de reconnaître la différence du Juif, de l'Iroquois, du Japonais, malgré les vœux pieux inscrits dans les constitutions libérales ou socialistes? (12).

c) *On est toujours le pygmé de quelqu'un d'autre, même pour les autres Africains! On a toujours plus petit que soi, plus inférieur, moins évolué. Avant les Montréalais, c'était les Parisiens: il était tout juste toléré que des Iroquois enseignent le français au Bureau fédéral des langues, il y a moins de dix ans. Pourtant les grenouilles locales fêtaient depuis des millénaires l'arrivée du printemps dans les étangs tout autour de l'École des Langues du Gouvernement fédéral dans la banlieue est d'Ottawa.*

Quand on est grand, il faut apprendre à se faire petit. Alastair Reid relatait récemment, dans un article publié par le revue *The New Yorker*, le voyage de retour qu'il effectuait dans son pays d'origine, l'Écosse, qu'il avait quittée à la fin de la guerre, parce que l'horizon y était trop morne:

"I prize the encounter I once had with a local woman on the edge of St. Andrews, on a heady spring day. I exclaimed my pleasure in the day, at which she darkened and muttered, "We'll pay for it, we'll pay for it"—a poem in itself. And my father, who gleefully collected nuggets of utterance, often told of an old parishioner of his who, in the course of a meeting, rose to his feet and declared, "Oh, no, Mr. Reid. We've tried change, and we know it doesn't work." I noticed, on a bus I caught in St. Andrews on my last visit, a sign that read PLEASE LOWER YOUR HEAD"—a piece of practical advice that had for me, immediate Calvinist overtones (13)."

Pourtant, regardons-y de plus près: c'était un universitaire d'Édimbourg qui m'expliquait, il y a deux ans, qu'il n'y avait pas plus provincial—"parochial", selon sa propre expression—que l'élite londonienne. A Édimbourg même, une partie de l'élite locale tolère difficilement les nominations "anglaises" à la tête du Scottish Arts Council, de la B.B.C.—Scotland et de diverses agences de développement économique régionales. Dans les Hébrides (14), un membre de la seule troupe de théâtre gaélophone d'Écosse m'avouait que la culture gaélique se portait mieux au Cap Breton que chez—

«S'il nous faut des racines, il nous faut surtout un enracinement dans le présent. La ceinture fléchée nous étouffe de nostalgie folklorique et passéiste.»

lui. L'an dernier, en Acadie sur le chemin qui mène à Port Royal, un Néo-écossais me confiait qu'on parlait beaucoup mieux le gaélique en Écosse qu'ici. L'Iroquois l'a souvent entendue celle-là: pour les autres Ontariens, son français était évidemment moins compréhensible que celui des Parisiens. L'Iroquois a tellement bien compris que son accent, lorsqu'il parle l'anglais, est impeccable. Si l'Iroquois parle trop bien le français—surtout s'il vient de l'est ontarien—, il devient automatiquement un Québécois: "... on parle toujours le français en Ontario!?"

Puisque l'on parle du pygmé de l'autre; et si votre fille invitait son chum l'Iroquois, pour une fin de semaine, dans la famille?

d) *On est toujours la femme de quelqu'un d'autre*: puisque la femme n'est pas toujours quelqu'un d'autre. C'est la secrétaire d'untel, la fille de ou la femme de tel ou de tel, la mère de ses enfants. C'est une nature sauvage à maîtriser, comme il a fallu maîtriser la nature ontarienne, de même que l'indien, le noir. Le sauvage et l'indomptée stimulent l'imagination et inspirent la crainte et la méfiance à la fois (15). La femme soumise suscite par contre le mépris.

Les femmes, dans presque toutes les tribus, les ethnies ou les nations, doivent reproduire la société: accoucher, nourrir, soigner les enfants et les éduquer à se conformer aux normes des Iroquois. L'Iroquoise a beaucoup en commun avec les autres Ontariennes, qu'elles soient grecques, ontariennes ou égyptiennes (16). Contrairement aux autres cependant, les Iroquoises ne font pas partie de la majorité des minoritaires: si elles marient autre qu'un Iroquois, elles perdent leur statut d'Amérindiennes.

V. Et si c'était les gitans, le peuple élu de Dieu?

Les Chicanos sont comme les Ontariens: ils utilisent chacun une des langues des autres, soit l'espagnol et le français en plus de l'anglais—versions nord-américaines, il va sans dire. Ils partagent en commun d'être membres d'une institution universelle, l'Église catholique romaine. Ils sont attachés à leurs familles et se tiennent souvent entre eux—moins dans la dernière génération. Les Chicanos sont en train d'hispaniser le sud-ouest américain. Comme l'Ontario, le Chicano constitue l'extension d'un peuple coiffé d'un état national: ce sont des diasporas québécoise et mexicaine. L'Ontario peut même passer pour un Montréalais et parfois il le devient; c'est le retour aux sources.

On m'affirmait en Écosse qu'Adam Smith, le père du libéralisme économique britannique, se sentait plus confortable avec son anglais d'Écosse, mais qu'il écrivait en anglais d'Angleterre. L'Écosse n'a plus de parlement depuis l'Union de 1707. Il y a toujours une nation écossaise: on y pratique le code civil comme au Québec et leur club de football participe au Mondial, contrairement au Québec. En Occitanie (France), il n'y a jamais eu d'état national; on n'y parle plus l'Occitan depuis moins de cent ans; il y a toujours

des Occitans; leur mouvement nationalitaire s'inspire des autres mouvements européens: les revendications sont de nature sociale, économiques, culturelles. On n'y vise pas nécessairement la constitution d'un état (18). En Irlande, une infime minorité parle le gaélique, même si c'est l'une des langues nationales de la République: l'autre a dominé trop longtemps. Les Catalans sont Espagnols de citoyenneté, les Ukrainiens sont en voie de russification... beaucoup de peuples et de nations n'ont plus d'autre histoire aujourd'hui, que celle d'un autre (19). Plusieurs peuples utilisent aujourd'hui la langue d'un autre en plus de la leur. Tous les peuples sont les élus de leurs dieux; tous les peuples se mesurent à leur propre raison—culture—, ou s'il le faut, à la raison du plus fort.

Il est difficile d'engager un processus de décolonisation de l'esprit. Il faut réapprendre la politique et l'écologie. Il faut apprendre à relativiser et à réinventer le réel, en tenant compte de l'aléatoire de toute vision du monde. S'il nous faut des racines, il nous faut surtout un enracinement dans le présent (20). La ceinture fléchée nous étouffe de nostalgie folklorique et passéiste.

Cela étonne les observateurs des grandes académies: il y a un nouveau discours qui émerge chez les nations et les peuples minoritaires (21). Il y a eu rajeunissement des modes d'expression culturelle, surtout au théâtre et dans la chanson—on maîtrise plus difficilement les médias de la littérature et du cinéma. Le Théâtre de la Corvée, Le Théâtre de la Carriera (Occitanie), Fir Clish (Hébrides), Edith Butler (Acadie), Alain Stivell (Bretagne) ont tous puisé jusqu'à l'essentiel de leurs racines pour rajeunir l'expression de leur culture. Parallèlement, il y a eu renouvellement du discours socio-politique et socio-économique (22). Ces discours tranchent avec les discours traditionnels des Chanoine Groulx et des Félix Antoine Savard. La culture classique universelle de Jean Éthier Blais, pour autant qu'elle est toujours au pouvoir, commence à se fossiliser et pourrait devenir très bientôt d'intérêt archéologique. L'Ontario cherche toujours l'Iroquois en lui et reconstruit le code génétique de ses propres origines: les branches en sont fort complexes et parfois nouées, les racines trop profondes dans l'humanité. L'Ontario métisse ses origines. L'Iroquois en a perdu sa langue et son pays: il n'a plus de terre-mère, puisque nous l'avons maîtrisée (22). L'Iroquois n'est pas un Gitan...

1) On vous le répétera partout où vous aurez l'occasion de le lire dans des histoires romancées, dans les manuels d'histoire héroïque ou de l'entendre à Ste-Marie chez les Hurons et à Upper Canada Village.

2) Margaret Atwood, *Survival*, Anansi, Toronto, 1972, page 150
3) Sur les "Clearances", consulter: Iain Fraser Grigor, *Mightier Than A Lord*, Acair, Stornoway (Scotland), 1979 et John Prebble, *The Highland Clearances*, Penguin Books, Harmondsworth (England), 1969; en Acadie, on dit: "le grand dérangement" ou "la déportation": Naomi Griffiths, *The Acadians: Creation of A People*, McGraw Hill Ryerson, Toronto, 1973. Sur l'immigration ontarienne et ontarioise, consulter: Gaétan Vallières et Martien Villemure, *L'Atlas de l'Ontario français*, Études Vivantes, Montréal, 1981, pages 14-15, 20-21.

4) N.B.: c'est ça, un homme!

5) Marcel Aymar et Rachel Paiement, *Chez Zébée*, dans Cano, *Au nord de notre vie*, A&M Records (SP 9028), 1977

6) J.V. Wright, *Ontario Prehistory*, National Museum of Man, Ottawa, 1972

Pour enfin sortir de l'impasse

Suite de la page 20

Deuxième point possible du mandat: le réalisateur doit trouver des financements extérieurs afin de compléter l'ensemble du budget de son film. De ce fait, si le producteur du bureau acadien assigne à ces films un réalisateur et une équipe de production chevronnée de Montréal, il semblerait qu'un plus gros budget provenant des fonds destinés à la production régionale serait affecté à ce film et, par le fait même, faciliterait les démarches de co-financement.

De ces deux points, il semblerait qu'un précédent vienne d'être créé. Dans l'avenir, et pour leurs prochains tournages à l'O.N.F., est-ce que les réalisateurs voudront s'entourer de techniciens acadiens dans les postes-clé (caméra, son, éclairage...), ou seront-ils plutôt tentés de s'entourer d'une équipe de Montréal?

À l'extérieur de l'O.N.F., l'industrie privée acadienne est jeune et inexpérimentée. Les essais sont peu nombreux. Le film "La Musique nous explique" de Phil Comeau est un documentaire qui présente la Baie Ste-Marie, région où les musiciens sont nombreux. Le film "C'est nice de parler les deux manières" de Denis Godin est un documentaire tourné dans une Louisiane qui s'anglicise. À travers trois générations d'une famille de Cajuns, on constate l'assimilation progressive. Un cinéaste de la Louisiane, Glen Pitre, est l'auteur de deux fictions à caractère socio-historique, "La fièvre jaune" et "Huit piastres et demie". Ces quatre films sont disponibles à Montréal à travers une maison de distribution, Les films du Crépuscule.

Actuellement en Acadie on veut mettre davantage l'emphase sur l'industrie privée: quelques groupes préparent des projets à budgets modestes. Au nord-ouest du Nouveau-Brunswick, la "Coopérative de la Marévie" (située à Edmunston) a présentement un documentaire en montage, "La traîne de Monsieur Lude", d'une durée prévue de 40 minutes, ainsi qu'un deuxième documentaire, "Un grand-père nous raconte", d'une durée prévue de 30 minutes, dont le tournage est presque terminé. Au nord-est, l'organisme "Télé-Acadie" (situé à Bathurst) est actuellement en tournage avec une série-fiction en vidéo pour la télévision. Au sud-est, "l'Association acadienne du cinéma" (située à Moncton), effectue le montage d'un documentaire, "Nicolas Haché", d'une durée prévue de 30 minutes, et un autre film sera bientôt en montage. Enfin, deux nouvelles compagnies, "Médiaspec" et "Publvision", ont l'intention de se lancer dans la production, de films de fiction dans le cas du premier, de documentaires et de publicités dans le cas du dernier.

L'arrivée d'un nouveau marché important, soit la télévision payante, ouvre les portes à cette industrie privée. Le réseau "Star Channel" s'est installé à Halifax pour desservir les provinces atlantiques. Il veut acheter et co-financer des productions acadiennes. En plus, le CRTC tiendra bientôt des audiences (au mois d'octobre) au sujet d'un réseau français de télévision payante pour le Québec, l'Ontario français et l'Acadie.

Peut-être que la télévision payante sera l'instigatrice d'un développement du cinéma indépendant en Acadie pendant les prochaines années... Sinon...il faudra trouver un autre moyen. ★

L'Iroquois en moi

Suite de la page 16

7) C'était une forme de confédération sur le plan politique. Ceux qui en auraient le loisir pourraient étudier le panneau qui en schématise le fonctionnement au Musée de l'Homme (sic) à Ottawa.

8) Selon la chanson de Syvain Lelièvre.

9) Jean Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Gallimard, Paris, 1954, (Collection Idées # 2), page 96.

Joy Kogawa, *Obasan*, Lester and Orpen Dennys, Toronto, 1981

10) Fernan Carrière, *Il dérange ce Franco-Ontarien*, dans le Temps, 20 janvier 1982, page 4

11) Pierre Savard, *De la difficulté d'être Franco-Ontarien*, dans Revue du Nouvel-Ontario, no. 1, Sudbury, 1978, page 20

Patrice Desbiens, *L'homme invisible*, Prise de Parole et Penumbra Press, Sudbury et Moonbeam, 1981

Jean Paul Sartre, op. cit.

Fernand Dorais, *Qui a tué André?*, dans Revue du Nouvel Ontario no. 1, Sudbury, 1978

12) Thomas Berger, *Fragile Freedoms*, Clarke, Irwin, Toronto, 1981

Hélène Carrère D'Encausse, *L'empire éclaté*, Flammarion, Paris, 1978: sur les peuples en Union Soviétique.

Rachel Ertel, Geneviève Fabre, Élise Marienstras, *en marge: Les minorités aux États-Unis*, François Maspéro, Paris, 1974

13) Alastair Reid, *Reflections (Scotland)*, dans The New Yorker, 5 octobre 1981, page 63

14) Les Hébrides sont des îles au Nord-Ouest de l'Écosse, au bord de l'Atlantique Nord: c'est le dernier bastion de la langue gaélique en Écosse et c'est très conservateur et nationaliste. C'est aussi une zone stratégique militaire de l'OTAN—sujette à des secousses sismiques de nature culturelle.

15) Margaret Atwood, op. cit., chapitres 2,4 et 10

16) An Antan Kapesch, *Je suis une maudite sauvagesse*, Léméac, Montréal, 1976

Fawzia Assaad, *L'Égyptienne*, Mercure de France, 1975: je recommande vivement la lecture de ce roman à tous ceux qui se sentent tourmentés entre leur passé et leur avenir; une décolonisation vécue de l'esprit.

17) Rachel Ertel, op. cit., pages 193-230

Joel Garreau, *The Nine Nation of North America*, Houghton Mifflin, Boston, 1981, pages 207-244

Ignacio Ramonet, *Vingt millions d'Hispaniques aux États-Unis*, dans Le Monde Diplomatique, décembre 1981

18) Alain Touraine et François Dubet, *Le pays contre l'État*, Seuil, Paris 1981, particulièrement les pages 281 à 304.

19) Christian Harzo, *Peuples sans passé et nouvel ordre planétaire*, dans Le Monde Diplomatique, mars 1981

20) Philippe Braud, *Une scène politique où triomphe le non-dit*, et Louis Quere, *Les militants ont toujours les yeux bandés!*, dans Autrement (Bretagne, les chevaux d'espoir), # 19, Seuil, Paris, juin 1979, respectivement pages 187-197 et 168-178

21) Jean Chesnaux, *Dissidences régionales et crise de l'État-nation*, dans Le Monde Diplomatique, avril 1981

Milton Esman, *Ethnic conflict in the western world*, Cornell University Press, Ithaca (N.Y.), 1977

22) Ray Conlogue, *A version of theatre rooted in the past*, dans The Globe and Mail, 21 août 1982, page 18

23) Rachel Ertel et autres, op. cit., pages 407-411

Fernan Carrière a récemment rencontré son vieil ami Hérodote alors que celui-ci était de passage pour faire connaissance avec les Iroquois. Presqu'au même moment, Denise Truax lui a demandé un texte sur la culture des Autres. Ça s'adonnait que le Conseil des Arts du Canada lui finançait une exploration littéraire sur la condition d'être minoritaire. ★